Une lettre méconnue des inscriptions de l'Iénissei.

Par

Vilh. Thomsen.

A côté de la forme ordinaire de la lettre *b*[2], ou , nous trouvons parfois dans les grandes inscriptions de la Mongolie les formes accessoires, d'un type plus cursif, ou . Dans l'inscription de l'Ongin, par exemple, on emploie toujours l'une ou l'autre de ces deux formes [1]), et figure, par exemple, dans les deux lignes turques gravées à côté de l'inscription chinoise du monument de Kul téghin (I W). Dans les inscriptions provenant des environs du cours supérieur de l'Iénissei et de ses affluents, dans la Mongolie du Nord et la Sibérie du Sud [2]), la chose est plus compliquée. Elles présentent les deux formes et , mais il y a cela de singulier que ces deux formes ne se remplacent pas l'une l'autre [3]). Nous y rencontrons, par ex., extrêmement souvent le mot , écrit toujours par . Si n'est qu'un doublet de , il semble

[1]) Voir Radloff, *Alttürkische Inschriften*, p. 245, 253.

[2]) Voir *Inscriptions de l'Iénissei recueillies et publiées par la Société finlandaise d'archéologie*, Helsingfors 1889; Radloff, ouv. cité, p. 299 ss.

[3]) Dans mes *Inscriptions de l'Orkhon déchiffrées* p. 9 et 24 s. j'ai encore vu en une variante de . Mais, n'ayant pas alors assez approfondi l'étude des inscriptions de l'Iénissei, j'ai expressément fait remarquer (p. 24) que je ne voyais pas clairement s'il y a quelque différence dans la signification des deux signes.

qu'on ne puisse lire ce mot autrement que *bäl*. Mais qu'est ce que ce mot inconnu et isolé? A la page 376 de ses *Alttürkische Inschriften* M. RADLOFF se donne grande peine à l'expliquer. Au moyen d'une suite de combinaisons extrêmement hasardées, il finit par supposer que *bäl* signifie „Götzenbild zum Schutze des Hauses"; mais dans les traductions il conserve *Bäl*.

Mais est-ce qu'en réalité un pareil mot existe? Et est-il bien sûr qu'il faut lire *bäl* et non pas quelque autre chose?

Ce qui frappe dès l'abord et paraît propre à faire naître des doutes sur l'identité de 𐰴 et de 𐰀 dans ce groupe d'inscriptions, c'est que, comme je l'ai déjà dit, le mot cité s'écrit toujours et sans aucune exception par 𐰴, jamais par 𐰀[1]), tandis que, dans les mêmes inscriptions, nous trouvons partout 𐰀 là où il s'agit d'un vrai *b*²; toujours par ex., 𐰉𐰀 *bäg*, 𐰋𐰀 *bän* 'je', jamais 𐰉𐰴, 𐰋𐰴, etc.

Pour pouvoir répondre aux questions ci-dessus il sera nécessaire de comparer le petit nombre d'autres mots dans les mêmes inscriptions où figure la lettre 𐰴. Je la transcris provisoirement par *x*.

Nous commençons par l'inscription d'Ouyoug Touran (*Inscriptions de l'Iénissei* III,126—142; RADLOFF, *Atlas der Alterthümer der Mongolei*, pl. LXXV, 2 a—b; id., *Altt. Inschr.* p. 306 s., „Uj Tu. b" 1): 𐰢𐰆𐰖𐰣:𐰚𐰃𐰢𐰇𐰋:𐰇𐰢𐰃𐰴𐰍𐰚𐰋, c.-à-d. *üč jxtmiš*[2]) *jašınqa adırıltım*.

---

[1]) Si, dans le glossaire qui fait suite à ses *Altt. Inschr.*, p. 376, M. RADLOFF écrit 𐰖𐰖𐰍𐰍 „(U Tsch. III 3,2)", cela est dû à une inadvertance. Son texte, p. 321, a la forme correcte (= *Inscriptions de l'Iénissei* XII,82). P. 319, „Tsch O. a 2,2", présente à tort 𐰖𐰖𐰍𐰍. L'inscription porte 𐰴; voir RADLOFF, *Atlas der Alterthümer der Mongolei*, pl. LXXXVI, 3. De même p. 326 et 376, „K K 2,2", 𐰀 est fautif. D'après un dessin fait sur l'original par M. GRANÖ (comp. *Inscr. de l'Ién.* XVII,11), la forme de la lettre est angulaire, il est vrai, mais bien différente du 𐰀 du mot suivant.

[2]) Si la pierre porte un double point entre *jx* et *tm(i)š*, comme l'indiquent *Inscr. de l'Ién.* aussi bien que M. RADLOFF, cela est dû à une faute du graveur. D'ailleurs, dans l'estampage de cette inscrip-

Dans ses transcriptions M. Radloff donne *üčjbṭmš, üč jätmiš*, et il traduit ce passage: „In meinem drei und siebzigsten Jahre habe ich mich getrennt", ce qui est indubitablement correct, abstraction faite de ce que nous n'avons appris que plus tard, que le nombre signifie non pas soixante treize, mais 'trois sur la septième dizaine', c.-à-d. 'soixante trois'. En ce qui concerne la présence du 𐰚, ce n'est que dans le glossaire, p. 367 sous *jätmiš*, qu'il dit brièvement, au sujet de cet endroit, „𐰴𐰺𐰚:𐰚𐰉𐰴 (für 𐰴𐰺𐰇𐰉𐰉𐰴)" — mais est-ce une faute du graveur? ou comment faut-il l'expliquer?

Comparons maintenant au passage cité un endroit de l'inscription d'Oznatchennaïa, monument découvert par M.-A. Castrén en 1847 [1]) (*Inscr. de l'Ién.* XVIII,73 ss.; Radloff, *Altt. Inschr.* p. 328): *bxš* (:𐰴𐰚𐰆) *qirq är · · r ·* (le reste de la ligne après le premier *är* est illisible). M. Radloff lit ainsi ces mots: *b* (𐰆, pour *bän*) *bäš* (𐰴𐰚) *qirq är jaš ärt[im]*, et il les traduit: „Ich war sechs (!) und vierzig Jahre alt". Non seulement la leçon *är jaš ärt[im]* et la traduction citée sont en tout cas inadmissibles, mais ce qui est absolument invraisemblable et sans parallèle, c'est qu'ici 𐰆 serait une abréviation de *bän*, et 𐰴𐰚 *bäš* 'cinq'. Évidemment c'est le mot entier 𐰴𐰚𐰆 *bxš* qui représente le nom de nombre 'cinq'. Mais, s'il en est ainsi, il me semble évident que, dans ce groupe d'inscriptions, 𐰚 n'est point identique à 𐰆 *b*², mais que c'est le signe d'une voyelle.

Or les deux mots en question, les noms de nombre 'cinq' et 'sept' (avec son dérivé 'soixante-dix') appartiennent à ceux qui dans la plupart des inscriptions s'écrivent tantôt — et le plus souvent — par 𐰃 *i* dans la syllabe radicale, tantôt sans signe de voyelle (= *ä*): *biš* et *b(ä)š, jiti* et *j(ä)ti*. Dans mes *Inscr. de l'Orkhon déchiffrées*, p. 16 notes 1 et 2, j'ai émis l'opinion que dans ces cas on a eu

tion conservé au Musée National de Helsingfors, où j'ai eu l'occasion de l'étudier, je n'en ai pu voir de trace, et les lettres 𐰚 et 𐰉 sont si rapprochées l'une de l'autre qu'il n'y a guère assez d'espace pour un double point. Ce ne sont sans doute que de petites cavités fortuites dans la pierre.

[1]) *Inscr. de l'Ién.* p. 7 et suiv.

une voyelle propre *e* (*é*), différente de l'*ä* aussi bien que de l'*i*, et étant à *i* comme *o* à *u*, *ö* à *ü*. Depuis lors je me suis de plus en plus convaincu de la justesse de cette opinion et de l'existence dans la langue des plus anciens documents turcs d'une telle voyelle, dont surtout l'iakoute (p. ex. *biär-* 'donner' < *ber- [bēr-]* parallèlement à *uon* 'dix' < *on [ōn]*, etc.) et certains des idiomes turcs du sud ont aujourd'hui encore conservé des continuations, tandis que les autres idiomes modernes l'ont généralement confondue avec *ä*, plus rarement avec *i* [1]). M. RADLOFF aussi, qui s'était d'abord prononcé énergiquement contre ma manière de voir [2]), a fini par se ranger complètement à mon avis [3]).

Or, c'est évidemment cette voyelle que, à une certaine époque et dans un certain domaine, on a désigné par 𐰇, sans que je puisse rien dire sur l'origine de ce signe, le même qui ailleurs figure comme doublet cursif de 𐰀, 𐰇 *b²*. Je le transcrirai donc *ė* — en réservant *e* sans marque aux cas où cette même voyelle n'est pas exprimée dans l'écriture —, p. ex. *üč jėtmiš jaṣïnqa adïrïltïm*, 'dans ma soixante troisième année je me suis séparé (= je suis mort)', *béš qïrq är* ··, 'trente cinq hommes ·'.

S'il en est ainsi, on voit que le mot mystérieux *„bäl"* disparaît tout simplement. Partout où figure le mot 𐰉𐰇 (jamais écrit 𐰉𐰀) il faut le lire *él*, mot commun et bien connu, qui dans les autres inscriptions — et parfois dans celles-ci même [4]) — s'écrit

[1]) Comp. K. FOY: *Türkische Vocalstudien* (Mittheil. des Seminars für Orient. Sprachen, Jahrg. III, Abth. II Westasiat. Sprachen, Berlin 1900); le même: *Azerbaiğanische Studien* (ibid. VI, 1903), p. 133 s., 172 s. Je ne nierai pas que là où les susdits changements ont eu lieu, la prononciation de l'*é* n'ait pu transitoirement flotter soit entre *é* et *ä*, soit entre *é* et *i*. Mais je ne puis nullement admettre, comme le pense Foy, que l'épellation des anciennes inscriptions tantôt par *i*, tantôt par *O* (*ä*) dès l'abord ne reflète qu'un flottement individuel de la prononciation entre *i* et *ä*.

[2]) *Alttürk. Inschr., Neue Folge*, p. 5 ss. (Comp. *Zur Geschichte des türk. Vokalsystems*, Bull. de l'Ac. Imp. des Sciences de St.-Pétersb. V série, XIV, 1901, p. 452 ss.)

[3]) *Alttürk. Studien* V, même Bull. 1911, p. 428 s.

[4]) Pour des exemples voir RADLOFF, *Alttürk. Inschr.* p. 353 s.

soit 𐰃𐰍 *il*, soit 𐰃 (*äl*) *el* et qui signifie 'tribu, horde'. Cette signification convient partout au contexte. Il suffira d'en citer un petit nombre d'exemples. *Inscr. de l'Ién.* I,1 ss. = RADLOFF, *Altt. Inschr.*, p. 304 („Uj Ta." 1): *siz ėlimä qunčujŋma oγlanŋma budunŋma sizimä altmiš jašŋmda*, „à vous ma tribu, mes dames, mon (mes) fils, mes gens, à vous les miens, dans ma soixantième année"; ou RADLOFF, ouv. cité, p. 309 („Ba. III" 3): *täŋridäki künkä jerdäki ėlimkä bükmädim*, „je n'ai pu demeurer (?) chez le soleil sur le ciel ni chez ma tribu sur la terre". Si quatre fois [1]) nous trouvons la combinaison *täŋri ėlim*, „ma tribu céleste", cela n'indique aucun rapport particulier au ciel, mais ce n'est qu'une expression de vénération de la tribu, p. ex. *I. de l'I.* I,41 ss. = RADLOFF, p. 304 („Uj Ta." 2): *atŋm ėltoγan tutuq bän, täŋri ėlimkä ėlčisi ärtim*, „concernant mon nom, je suis Eltogan Toutouk, j'ai été chef (*ėlči*) de ma tribu céleste". Très souvent nous rencontrons la combinaison *qanŋm ėlim* ou *ėlim qanŋm* „mon khan et ma tribu", p. ex. *I. de l'I.* V,111 ss., 132 ss. = RADLOFF p. 312 s. („UE." 4): *qanŋm ėlimä sizimä ajŋta* [2]) *[bükmädim · · · ·] qanŋm ėlimä ajŋta adiŋiltŋm; I. de l'I.* XVIII,46 ss. = RADLOFF p. 327 s. („OC." 3): *ėlim qanŋm*

---

[1]) RADLOFF, ouv. cité, p. 370 (*täŋri*), p. 376 (*bäl*).

[2]) Sur ce mot 𐰚𐰀𐰴𐰚 (écrit aussi 𐰚𐰀𐰴 et par une faute d'orthographe 𐰚𐰃𐰚, 𐰚𐰃) qui est extrêmement fréquent, en différentes combinaisons et dans des positions très variées, dans les inscriptions sépulcrales de l'Iénissei, voir RADLOFF, ouv. cité, p. 368. Il le transcrit *jŋta* et lui attribue particulièrement le sens de „getrennt sein von", mais du reste il ne sait pas en donner d'explication satisfaisante. A mon avis il faut nécessairement le lire *ajŋta;* la preuve, c'est que ce mot si fréquent s'écrit toujours et sans aucune exception par 𐰚 *j*[1], *aj*, jamais par 𐰜 *j*[2], qui autrement s'emploie si souvent, au lieu de 𐰚, au commencement d'un mot devant *ŋ*. (L'épellation assez fréquente 𐰚𐰀𐰴𐰚 (𐰚𐰃𐰚), sans 𐰚 *i*, peut aussi militer en faveur de cet avis, puisque 𐰚 ne s'omet que très rarement à la première syllabe d'un mot, mais très souvent dans les autres). Cette forme *ajŋta* doit être un gérondif pétrifié en *-a* du verbe *ajŋt-*, 'faire dire', donc proprement 'en le faisant dire (par la pierre)'. Le sens de l'exemple ci-dessus serait donc, librement traduit, „je vous fais dire (c.-à-d. je vous fais savoir), mon khan et ma tribu, que je suis mort".

sizinä adïrïldïm. Ce qui montre que 𐰴𐰏 est en réalité *él*, c'est que dans la même combinaison nous trouvons parfois ce mot écrit 𐰴 ou 𐰴𐰠, p. ex. *I. de l'I.* V,229 ss. = RADLOFF p. 313 („UE." 7): *qara budunïm qatïγlanïη* (𐰖)°), *él törüsin ïdmaγ* (𐰴𐰉𐰽𐰞𐰠:𐰃𐰖𐰴𐰃𐰍𐰴𐰏) *ajïta siz elim* (𐰽𐰴𐰖𐰖) *qanïm*[1]), „mes gens (litt. mon peuple noir), raffermissez-vous, n'abandonnez pas les mœurs de la tribu, dis-je, vous ma tribu, mon khan"; *I. de l'I.* XXXI,10 ss. = RADLOFF p. 344 („AJ." 2): *elim* (𐰽𐰴) *qanïm; I. de l'I.* XXV,166 ss. = RADLOFF p. 341 („TschM. c" 2): *ilimkä qanïmqa bükmädim.*

Je passe à l'examen du reste des cas où l'on peut constater la présence de la lettre 𐰏.

Dans l'inscription très difficile d'Ouyoug Archan (*I. de l'I.* II, RADLOFF p. 305) le premier mot est 𐰽𐰼𐰏 *ešim*, „mon (mes) camarade(s)" ou peut-être „mon épouse" („mes épouses")[2]).

Dans la l. 2 de la même inscription je lis, d'après les estampages et les photographies de l'expédition finlandaise, 𐰽𐰗𐰖𐰏𐰽𐰴 *elim ètdim*, „j'ai organisé ma tribu", de *èt-* „faire, mettre en ordre,

[1]) Dans ce groupe d'inscriptions ⊙ ou ◇ est η^1 (différent de □. 𐰚 = 𐰼 *š*), tandis que 𐰖, qui dans le groupe de l'Orkhon est le seul signe de η, est η^2 (aussi après *ï*, comme ici dans *qatïγlanïη*). RADLOFF, l. c., lit à tort *„bäl tör sü* (𐰠𐰖°) *ïdmïš jïta"* etc., ce qu'il traduit: („ich, der ich) Bäl, Ehrenplatz und Heer hergegeben, (bin) von euch, meinem Volk, meinem Chane (getrennt)". Dans ses *Alttürk. Inschr., Neue Folge*, p. 157, il admet qu'on peut aussi lire *törüsin* (que porte nettement l'inscription; par inadvertance il écrit 𐰴𐰗 au lieu de 𐰴𐰏); mais la nouvelle traduction qu'il y donne de *„ïdmïš"* et de tout le passage est absolument inadmissible: „von den ihre Bäl-Sitte geweiht habenden, d. h. ihren, den Bäl-Dienst ausgeführt habenden, d. h. von euch, meinem Volke, meinem Chane (habe ich mich getrennt)".

[2]) Comp. RADLOFF, *Wörterbuch* I p. 903. La signification de 'compagne, épouse' paraît n'être pas étrangère à la langue des inscriptions. Comp. *I. de l'I.* IX,39 ss. = RADL. p. 322 („U. Tsch. V" 3): 𐰃𐰍𐰖𐰇𐰴𐰼𐰍𐰖, ce que je serais porté à lire *qujda eki ešimä*, „à mes deux épouses dans le *quj*", plutôt que *q. kišimä*, „aux hommes dans le *quj*"; car dans le *quj*, le gynécée, le harem, on s'attendrait à ne voir mentionner que des femmes. S'il en est ainsi, ce ne serait qu'une variante de ce que les inscriptions expriment ordinairement par *qujda qunčujïma*, „à mes dames dans le ~~*quj*~~".

organiser", écrit ailleurs tantôt -𐰴𐰚, tantôt -𐰴. (Dans la l. 4 il n'y a pas de 𐰋.)

Le dernier mot de l'inscription très mutilée *I. de l'I.* XVI semble être 𐰚𐰃𐰠𐰋 *ėkn²ma*, c.-à-d. *ėki inimä*, „à mes deux frères cadets" Le nom de nombre 'deux', ailleurs 𐰠𐰇𐰚 ou 𐰠𐰇, a précisément eu la voyeulle *ė*. (C'est décidément à tort que Radloff, p. 325, lit (𐰃×)𐰃𐰇𐰠𐰋, ce qu'il transcrit *bükmädim*.) 𐰚𐰃𐰠𐰇𐰋 serait donc identique à 𐰃𐰠𐰇𐰠 *kin²m*, c.-à-d. *eki inim* (*I. de l'I.* III,39—42, non pas 𐰃𐰠𐰇𐰠 *künüm*, Radloff p. 306, „Uj Tu a" 1,10), et aussi à 𐰚𐰃𐰠𐰋𐰠 *kėn²ma* dans l'inscription d'Ouloukem Elegeš [1]), soit que le graveur soit venu à transposer 𐰋 et 𐰇, soit que 𐰋 soit employé ici fautivement au lieu de 𐰠 *i* [2]).

Il y a encore deux mots dans lesquels figure la lettre en question 𐰋 et où, par conséquent, nous avons des exemples de la voyelle *ė*. Ce sont 𐰀𐰋𐰇 et 𐰖𐰋𐰆. Le premier de ces mots se trouve deux fois, d'abord dans l'inscription d'Oznatchennaïa (*I. de l'I.* XVIII,65 ss. = Radloff p. 327, „OC." 3):

𐰃𐰄𐰉𐰄:𐰀𐰋𐰇:)>𐰆𐰉

Dans son texte Radloff donne sans aucune remarque 𐰀𐰃𐰇 *[kmš]*, mais dans sa transcription littérale „*kḅš*", ce qui répondrait à 𐰀𐰋𐰇; néanmoins il le lit *kümüš*, et dans le glossaire (p. 366) il écrit même 𐰀𐰃𐰠𐰇 *kümš* avec renvoi à cet endroit. Il le traduit donc: „von Gold und Silber bin ich getrennt". Il va sans dire maintenant qu'il faut lire: *altun kėš adiṛldim*. Quant à la traduction voir plus bas.

L'autre endroit où figure 𐰀𐰋𐰇, et qui contient aussi le mot 𐰖𐰋𐰆, est dans l'inscription d'Ouyoug Touran (*I. de l'I.* III,61 ss. = Radloff p. 306, „Uj Tu. a" 2):

:𐰚𐰗:𐰃𐰖𐰋𐰍𐰖𐰴:𐰃𐰆)𐰔:𐰚𐰴𐰃𐰖𐰋𐰆:𐰉𐰀𐰋𐰇:𐰉𐰖)>𐰆𐰉
𐰚𐰆𐰔:𐰚𐰃𐰖𐰴𐰠:𐰃×𐰃𐰘𐰆

Ici Radloff donne correctement dans son texte 𐰉𐰀𐰋𐰇, mais

[1]) C'est ainsi qu'il faut lire, et non pas ce que donne *I. de l'I.* V,412—419, ni avec Radloff p. 313 s., l. 12, 𐰚𐰃𐰠𐰋𐰇 „*äki äbimä*", „meinen beiden Häusern".

[2]) Ou peut-on supposer une forme *ėni?* Comp. Foy, *Türkische Vocalstudien* p. 206 note 3?

il le transcrit par *kümüšlüg*, en faisant remarquer dans le glossaire (p. 366): „das Wort  ist offenbar ein Schreibfehler für  *[kümüšlig]*“. En outre il ne tient pas compte de la combinaison  dans le mot suivant, c.-à-d., selon lui, deux *b*², et il hésite (comp. *Alttürk. Inschr., Neue Folge*, p. 157) entre les leçons ,  ou ; dans ce mot) *n*¹ est en réalité tout net et incontestable. Voilà donc la traduction qu'il donne de tout ce passage: „Bei euch meinem mit Gold und Silber verzierten Bäl, meinem But (Bant, Bajat) Himmels-Bäl konnte ich nicht verweilen, von euch (habe ich mich getrennt)“, ou comme dans le glossaire p. 377 (sous *bäl*) „bei meinem But (Bant, Bajat), der bei meinem gold- und silberverziertem Bäl sich befindet, bei meinem Himmels-Bäl verblieb ich nicht“. Mais qu'est ce que c'est que „But (Bant, Bajat)“, zur lequel M. RADLOFF ne nous donne aucun renseignement?

Je transcris ce passage ainsi: *altunlıg* (inexactement pour *-lıγ*) *kėšig bėlimtä bantim, täŋri ėlimkä bükmädim sizimä ajıta*, et je le comprends tout autrement que M. RADLOFF.

A mon avis *bantim* ne peut être que le prétérit de *ban-*, ‘se lier’, forme réflexive de *ba-* ‘lier’; *bėlimtä*, de *bėl*, ‘la taille’ (osm., čag. بيل, azeri *bėl*), donc ‘à ma taille’; *kėšig*, accusatif de *kėš*. Mais qu'est ce que c'est que *kėš*? Dans le *Wörterbuch* de RADLOFF (II, p. 1180 et 1181) nous trouvons plusieurs mots de la forme *käš* (*keš*) auxquels on peut songer: *käš* () en karaïme (= perš. كش), ‘der Köcher’; *keš* en karakirghis, ‘der Gürtel’; *käš* en soïone, ‘das Fell, Leder’. Parmi ces mots le karakirghis ‘la ceinture’ conviendrait parfaitement ici sous tous les rapports, et en supposant cette signification, il faut tout simplement traduire ainsi le passage en question: „je me suis (ou je m'étais) ceint la taille de la ceinture ornée d'or; je ne suis pas demeuré (?) chez ma tribu céleste, (c'est ce que je) fais dire à vous, les miens“.

Le passage de l'inscription d'Oznatchennaïa serait donc de même à traduire: „je me suis séparé de la ceinture d'or“. Est-ce que cette mention de la ceinture d'or se rapporte à quelque usage particulier? était-ce, p. ex., l'insigne du chef ou d'un autre dignitaire de la tribu? Je n'en sais rien dire.

Je crois avoir montré que dans les inscriptions de l'Iénissei la lettre ᛒ désigne non pas *b*², mais la voyelle *ė*, dont, par conséquent, l'existence dans la vieille langue des inscriptions est démontrée par-là. En résumant, je répète encore les exemples malheureusement peu nombreux de la présence de cette voyelle qui se trouvent dans les inscriptions, à savoir: *ėki* 'deux', *ėl* 'tribu', *ėš* 'camarade' ('compagne'?), *ėt-* 'faire, organiser', *bėl* 'la taille', *bėš* 'cinq', (*jėti* 'sept'), *jėtmiš* 'soixante-dix', *kėš* 'ceinture (?)'.